

Ouverture

« La psychanalyse est, à mon sens, incapable de créer une *Weltanschauung* qui lui soit particulière. » Cette phrase de Freud ¹, tirée du « Fragment » de ce mois, pourrait guider la lecture de ce *Mensuel*. L'aspiration à une *Weltanschauung*, c'est-à-dire à une vision englobante et systématique du monde, appartient au désir de se maintenir dans l'illusion, de laisser de côté ce qui cloche, ce qui n'entre pas dans ce système. Ce n'est donc qu'au prix de ce renoncement à la quiétude d'une *Weltanschauung* que l'analyse peut avoir un rapport à la réalité et au présent.

Mais quel présent ? Celui du symptôme d'abord – nécessairement présent – et de sa circulation. Depuis le lieu de leur singularité, les paroles et les symptômes de nos analysant·e·s tissent pourtant une toile plus large : la singularité d'un dire, nous la mettons en relation, nous ne l'entendons qu'à l'aune d'autres singularités. Un tissu se forme de ces mises en relation, souvent insues de nous. Et nous y sommes pris, aussi, puisqu'il ne peut se tisser qu'à partir de notre manière symptomatique de pratiquer l'analyse, d'entendre et de dire, ce qui est la même chose.

Ce tissu n'est-il pas précisément ce qui fait le présent singulier de chaque analyste ?

Approcher ce qui cloche, c'est la responsabilité délicate qui nous incombe. Nous n'avons pas de système dans lequel le résorber, pas de *Weltanschauung*. D'un point de vue thématique, les présents analytiques/symptomatiques peuvent parfois sembler rejoindre les présents médiatiques ou sociétaux. Pourtant, ils ne relèvent pas des mêmes discours : affaire d'éthique. La polémique médiatique oppose des pétitions de principe qui résorbent ce qui cloche en l'insérant dans tel ou tel système de valeurs. À l'inverse, le discours de l'analyste prend acte d'un non-résorbable et s'en oriente (ce point est développé d'ailleurs dans la lecture de la troisième leçon du *Séminaire XVIII* par Sol Aparicio, qui cite Lacan : « C'est des choses qui ont l'apparence de symptômes, [...] qui vous font signe, mais à quoi on ne comprend rien »). Face aux symptômes du présent et au présent du

symptôme, nous ne pouvons que trouver notre texte de ce trou qui permet aux éléments d'une structure – ici la structure théorique – de jouer, de se déplacer, sans disparaître. Cet effort passe en partie par la théorisation, non pas au sens de la construction d'une *Weltanschauung*, mais comme manière de rendre compte de ce que nous faisons, dans un après-coup qui nous situe et nous oriente. Cet effort, c'est ce qui fait *l'actualité de l'analyste*, et si chaque analyste est pris dans l'époque, chacun·e a *son actualité*.

Dans ce *Mensuel*, chaque texte relève de cet effort pour dire quelque chose d'une actualité analytique, c'est-à-dire de ce qui interroge : à ce titre, une leçon de séminaire est tout aussi actuelle que la fonction du tatouage ! Ce *Mensuel* – comme notre école – est un lieu où se côtoient et se mettent mutuellement au travail ces actualités singulières. Par l'effet de montage qu'il produit entre les textes, il tisse une actualité analytique commune – celle de ce numéro d'avril. Elle trouvera, nous l'espérons, à travailler avec les vôtres.

Bientôt, le Rendez-vous de l'Internationale des Forums et la Rencontre internationale de l'EPFCL (du 1^{er} au 5 mai 2024) seront une occasion de travailler autour d'une question commune : « L'angoisse, comment la faire parler ? » Mais qu'elle soit commune n'empêchera pas chacun·e d'en faire *son* actualité ! Qu'émergera-t-il de cette rencontre ? Ça, ça ne peut être qu'une surprise !

Lucile Mons

1. [↑](#) S. Freud, « Sur une *Weltanschauung* », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 243.